

# PRÉFACE

PAR BERTRAND MANDICO

Ne croyez surtout pas que j'écris une préface.

Non, je vais juste aligner quelques mots sur un film bouleversant et puissant, dont le texte est publié dans ce présent ouvrage.

Les mots de Frank Beauvais vous allez les lire au sec, je les ai découverts mouillés sous une pluie visuelle hypnotique.

Des images comme des gouttes, des larmes de films, glanées méticuleusement au fil de visionnages addictifs.

Des images organisées en plans brefs, cadencant des propos, sans jamais les illustrer.

Des images qui devancent, des images qui précèdent, des images qui accompagnent, qui soulignent, qui définissent, toujours avec pudeur.

Des plans étrangement familiers, comme s'ils n'avaient jamais appartenu à aucun autre film, à aucun autre cinéaste.

Le style cinématographique de Frank Beauvais se définit par des récurrences, des familles de plans serrés, faussement anodins, du presque abstrait, de l'épuré, des jeux de mains, des coups de pieds, des objets cassés, des morceaux de corps caressés, des personnages de dos, des nuques, des silhouettes, des pièces encombrées, des décors embrumés, surréels, macabres, sexuels, graphiques, quotidiens, et la nature toute entière qui semble vibrer d'amour.

Un état des lieux, un état du monde, un état intérieur, celui d'un cinéphile qui trouve refuge dans la boulimie des films, des musiques stupéfiantes, pour ne pas sombrer, pour ne pas couler à pic dans la trivialité du réel.

Et puis il y a la voix, la voix de Frank Beauvais. Entre père et mère, entre terrier et nid, dans la solitude des champs de visions, Frank Beauvais nous raconte l'histoire d'un exode, un retour à la ville, la fin d'une apnée rurale idéalisée, un envol brumeux... L'histoire d'un amant qui délaisse, d'une figure paternelle encombrante que le ciel ne veut plus attendre. Il nous parle d'une voix blanche, aiguisée comme un couteau, un ton sans pathos, une voix imbibée d'une grande émotion contenue.

C'est un chant d'amour, celui d'un dilemme, d'un retour à la ville qui passe par l'inexorable

contraction de l'espace vital, ou comment larguer les amarres, se délester de l'accumulation, perdre sa carapace culturelle, faire peau neuve dans un monde violent qui écorche les peaux sensibles.

L'histoire d'un deuil matériel, d'un deuil paternel et d'une mère qui reste à quai sur la terre austère dans la ligne de mire des carreaux de campagne, cette campagne où l'on est observé comme un éternel étranger, cette campagne où l'on dépend du permis de conduire, celui que l'on n'a jamais eu le temps de passer, préférant la salle obscure à l'auto-école. Il ne faut pas de permis pour rêver, crève permis !

Enfin, ce qui fait la beauté absolue de ce journal intime scandé est le mélange diffus d'émotion et d'objectivité qui l'entoure. Les mots restent droits sous le ruissellement des images qui les arrose. Rester vertical, quel que soit le sol où l'on est planté, du moment que l'on est irrigué de cinéma, de musique, de livres, pour faire face à la barbarie d'un monde qui courbe les humains avec dédain.

Ne croyez surtout pas que j'ai écrit une préface.

*11 juillet 2019*